

## INSERIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus; Le téléphone national «La Coopera», n.° 242.

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

## ABONNEMENTS

	Monter	Campa
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	\$ 3.00 » 3.50 »	
Six.....	\$ 5.50 » 6.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.50 »	

Numéro du jour..... \$ 0.06

ancien..... \$ 0.10

Les abonnements partent de l'1.° du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

## CHEZ LA SORCIERE

—Maintenant que nous voilà seuls, madame, et que, le petit groupe de caillottes et d'étrangers qui m'avait amené ici s'est dispersé, voulez-vous m'accorder quelques instants d'entretien?

—Mais, assurément, monsieur... Une consultation particulière?... Vous savez le prix?...  
—Vous fixerez vous-même, tout à l'heure, le loyer du temps que vous m'aurez consacré. Seulement, je vous demande, pour cette fois, de me permettre de renverser les rôles: c'est moi qui vous interrogerai. Et vous tâcherez de me répondre aussi ingénuement, aussi franchement, que le font d'ordinaire les clients qui viennent vous consulter. En revanche, moi, je vous dirai votre horoscope.

—Ce n'est pas l'usage, monsieur,...

—Qu'est-ce qui vous fait peur? N'avez-vous pas assez de confiance dans votre art, ou, pour dire comme vous, dans votre science, pour affronter la curiosité d'un passant?... Risqué-je de surprendre vos secrets?... Peut-être quelque supercherie...  
—Monsieur, je ne vous permets pas de douter de ma bonne foi, ni de ma science. Dieu merci, je suis bien connue. Des sénateurs, des académiciens m'ont patronnée. Quelques-unes de mes prédictions sont célèbres, les journaux sont là pour en témoigner. On m'adresse des reporters, après les graves événements, afin de s'assurer qu'ils se sont accomplis conformément aux lois de la destinée. Ni le scepticisme, ni l'ironie ne m'effraient.

—A la bonne heure. Donnez-moi votre main.

—Mais...  
—Donnez-moi votre main. Elle tremble un peu. Ne détournez pas vos yeux. Tout à l'heure, quand vous tiriez mon horoscope, votre regard me pénétrait presque avec violence: vos yeux ou les miens ont-ils changé depuis?...  
—Monsieur... Laissez-moi... Vous êtes médium?...  
—Peut-être. Vous et moi, cela fait deux médiums, voilà tout... Tenez, je vous dis très clairement quelque chose en vous que vous n'y distinguez peut-être pas vous-même. C'est que vous n'êtes pas tout à fait un imposteur...

—Mais, monsieur...  
—Evidemment, vous ne tenez pas en grande estime les bons jeunes gens, les belles évaporées qui viennent se rassurer ici sur leurs sentiments réciproques. Vous vous épayez la tête des gens importants ou célèbres qui se glissent mystérieusement chez vous pour s'entendre dire que leur grosse affaire d'argent réussira ou qu'ils entreront à l'Institut. Vous connaissez le monde parisien sur le bout du doigt, grâce aux soirées dont vous faites l'attraction, et à un patient travail sur les albums de photographies illustres. Donc, vous professez du mépris de la naïveté de vos clients... Et, cependant, à force de parler de la Destinée, de l'Amour et de la Mort, il vous est venu une obscure croyance aux forces inconscientes qui mènent le monde moral. Si je vous disais, par exemple, la date redoutable que je vois inscrite sur votre visage, à tels

signes physiologiques que vous ignorez...

—Oh!... non!...  
—Bon, je ne la dirai pas. J'aime mieux, d'ailleurs, vous interroger. Voici ce que je voudrais apprendre de vous. Quand on vous présente une main ouverte, vous en observez les lignes et vous prononcez des paroles comme si vous lisiez réellement. Quelle part d'imposture y a-t-il dans ce jeu, quelle part de sincérité? Ce n'est pas la peine de vous dérober ou de mentir, vous le sentez bien... Allons!...

—Ne me regardez pas comme cela. D'abord, en conscience, il n'y a pas la moindre imposture... Je lis réellement dans les lignes de la main... Vous savez bien que c'est une science qui a eu ses créateurs, ses maîtres, qui a sa grammaire. Telle ligne représente la tête, telle le cœur, telle la vie... Les accidents de ces lignes marquent les événements... Tout cela est codifié d'une façon immuable... Je ne pourrais rien y changer.

—Je sais bien. Mais qu'un observateur indépendant s'avise d'étudier, dans le silence du cabinet, sa propre main en suivant les indications de Desbarrolles, il constatera des contradictions manifestes avec la réalité qu'il connaît, notamment sur son propre passé. Il y a, en général, beaucoup moins d'événements dans la vie que la main n'en dénonce.

—C'est que l'influence individuelle de la volonté lutte souvent avec efficacité contre les dispositions du destin. Aussi les lignes de la main se modifient-elles, au cours de la vie, chez les êtres très volontaires.

—Alors, ce que vous annoncez n'est pas réellement l'Avenir.

—Non... J'annonce des dispositions de la destinée que chacun peut essayer de combattre.

—Quelle étrange conception vous avez de la destinée! N'importe. Je commence à comprendre votre procédé de prédiction. Vous lisez dans la main d'après des règles techniques qui rassurent votre honnêteté en même temps qu'elles vous épargnent d'immenses efforts. D'un œil très pénétrant et expérimenté, vous guettez cependant l'effet de vos paroles sur le visage bouleversé du patient... et vous atténuez, vous augmentez, vous déviez vos affirmations suivant ce qu'il vous indique. Est-ce cela?

—A peu près.

—Quant à l'avenir, si vous ne connaissez pas le sujet, vous vous bornez à lui prédire des tribulations vagues, à l'engager à redouter le feu, ou l'eau, ce qui ne vous compromet point, à le menacer de rhumatismes, que tout le monde a tôt ou tard... Si vous connaissez le sujet, vous lui affirmez résolument ce que chacun considère comme probable. Ainsi prédirais-je un fauveuil académique à M. Albert Van dal.

—Je vous assure, monsieur, que mes consultations ont beaucoup plus sérieuses.

—Je le sais. Comme vous êtes une femme très intelligente, vous ne vous bornez pas à prédire, vous conseillez. Ceci est grave. Vous rendez-vous compte de l'importance qu'on, pour la destinée de ceux qui vous consultent, les paroles que vous prononcez? Songez-vous que cette jeune femme hésitante, cet homme marié troublé, ce spéculateur incertain, n'ayant plus qu'une notion confuse de la loi mora-

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

et son second mari, ce Jules Laporte, cet ancien sergent de la garde suisse, plus jeune qu'elle de quinze ans, qu'elle avait pèché au Corso, de ses yeux de flamme restés superbes, et dont elle avait fait un marquis Montefiori, triomphalement, pour l'avoir tout à elle.

Dans les bals, dans les soirées, elle ne le lâchait pas, le gardait à son bras malgré l'usage, se faisait conduire au buffet par lui, tant elle était heureuse de le montrer, en beau garçon dont elle était fière. Et tous les deux buvaient du champagne, mangeaient des sandwiches, débout, elle, extraordinaire encore de beauté massive, malgré ses cinquante ans passés, lui, de fibre tourmentée, les moustaches au vent, en aventurier heureux dont la brutalité gaie plaisait aux dames.

—Vous savez, reprit le comte plus bas, qu'elle a dû le tirer d'une vilaine aventure. Oui, il plaçait des reliques, il vivait en faisant le couragier pour les couvents de Suisse et de France, et il avait lancé toute une affaire de reliques fausses, des jules d'ici, qui fabriquaient de petits reliquaires, anciens avec des débris d'os de mouton, le tout scellé, signé par les autorités les plus authentiques. On a étouffé cette affaire, dans laquelle trois piteux se trouvaient également compromis... Ah! l'heureux homme! Regardez donc comme elle le dévore de ses yeux! Et lui, est-il assez grand seigneur, avec sa façon de lui tenir cette as-

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

le, vont remplacer cette loi abolie par vos suggestions?

—Oui. Parfois je pense à cela.

—Et cela vous inquiète?

—Cela m'effraie un peu. Aussi, je vous assure que je fais tous mes efforts pour plier les conseils de la destinée au mieux du bonheur de tous. Quand je vois venir à moi deux petits amoureux très gentils et très épris, je tâche de les faire marier. Quand une femme hésite à tromper son mari, je l'en détourne en lui prédisant des catastrophes... Croiriez-vous que des gens sont venus me consulter sur des crimes ou, monsieur, de véritables crimes qu'ils préméditaient, des vols et des meurtres?... Dieu m'est témoin que j'ai donné tout mon effort à les empêcher...

—En somme, vous avez une idée assez haute de votre mission?

—Cela dépend. Entre nous, je puis bien vous le dire, puisque vous semblez connaître le fond des choses: il y a des moments où un dégoût me prend de toute cette comédie. Les gens me demandent des choses si bêtes, si basses, même des gens du monde et des illustres, monsieur! Je leur vois le cœur à nu, moi, avec leurs vilaines ambitions, leurs vilains désirs... Alors, j'ai du plaisir à me moquer d'eux, à les «faire aller» comme on dit, bien entendu, sans compromettre la science. Et puis, d'autre fois, je me trouve en présence de personnes tellement honnêtes qu'elles me donnent la foi à moi-même. Je me demande si elles n'ont pas raison, si je ne suis pas réellement, malgré moi, l'interprète de la destinée... La vérité, c'est qu'on ne sait rien. Je ne mens pas et je ne suis pas sincère. Je crois et je ne crois pas.

—Mais eux... les clients... ceux qui viennent vous consulter, ils ont la foi?

—Tous. Quelques-uns se donnent l'air de plaisanter... mais je n'ai qu'à leur parler de leur mort, comme vous l'avez fait à l'instant pour moi, ils changent de ton, tout de suite... Au fond, la plupart des Parisiens croient aux cartes et aux mains. Et puis, voyez-vous, on vient surtout ici pour parler des choses dont on n'ose parler qu'à la sorcière. On n'est plus guère religieux, mais on est fêticheur et on n'a pas le courage de porter tout seul ses secrets. Je suis le confesseur de ceux qui ne se confessent plus.

—Et tous ces secrets, vous les gardez?

—Comme un confesseur, monsieur. C'est-à-dire qu'en dehors de ce qui peut me servir pour mon état, j'oublie réellement tout ce qu'on me dit. On m'a offert de grosses sommes d'argent, quelque fois, pour raconter des choses qui m'avaient été confiées. J'ai refusé. Vous pouvez penser de moi ce que vous voudrez, mais je vous assure que personne plus que moi n'a d'honnêteté professionnelle... A quoi pensez-vous, monsieur?

—Je pense au rôle que pourrait jouer, dans notre société désorientée et démolie, qui n'a plus de guides ni de prêtres, une femme vraiment éminente, une femme de génie qui ferait ce que vous faites, et serait parmi nous, comme cette prêtresse de Nemi dont un sage nous a conté l'histoire.

—C'est possible, monsieur. Moi, vous vous en doutez, je n'ai pas reçu énormément d'instruction...

—Combien vous dois-je, Madame?

—Le prix de la consultation particu-

lière est de vingt francs.

Marcel Prévost.

## LA MANGOUSTE

C'est un drame, vraiment tragique, beaucoup plus assurément que la Batrachomyomachie, ou, si vous voulez, un roman-feuilleton, le combat homérique de la mangouste et du rat gris. Nous en empruntons le scénario à la Revue rose.

La mangouste (Herpestes Ichneumon) a été introduite il y a plus de vingt-cinq ans aux Indes occidentales. Le but que se proposaient les importateurs de cet animal était de l'opposer au rat gris qui faisait les cent coups dans les plantations de canne à sucre, où il trouvait le logis et le couvert amplement assurés. Au début, tout alla bien, et le fillet répondit en tous points aux espérances qu'avaient conçues ses parrains; le rat gris connut d'exécrables jours.

La mangouste réduisit si bien le nombre de ces rats gris que bientôt, elle dut recourir à des procédés d'alimentation; qu'on n'avait point prévus. Elle s'attaqua d'abord aux œufs de la volaille; mais tant qu'il ne s'agissait que de la volaille des planteurs, on ne dit rien: les planteurs auraient eu mauvaise grâce à se plaindre, et le reste de la population n'avait point cause de récriminer.

Mais la mangouste ne s'en est pas tenue là. Augmentant en nombre de façon formidable, elle s'est répandue hors des plantations, elle a peu à peu envahi tout le pays, toute la Jamaïque en particulier.

Et comme elle ne s'attaquait pas seulement à la basse-cour, mais aussi à la végétation elle s'est bien vite mise à dos toute la population. Devant les plaintes répétées de celle-ci le gouvernement a eu recours au procédé cher à tous les gouvernements: il a nommé une commission d'enquête. Devant cette commission, de très nombreux et importants témoins ont défilé, chacun donnant son impression, et les résultats de son expérience; et, sauf un seul, tous les témoignages ont été défavorables à la mangouste. On peut établir le bilan de l'affaire de la façon que voici. A l'actif du quadrupède il y a le fait qu'il a certainement réduit de façon considérable le nombre des rats gris. La race n'est pas exterminée tant s'en faut, mais elle est amoindrie et la mangouste a indirectement rendu de grands services aux planteurs.

Au passif maintenant, et il est chargé. La mangouste a commis cent déprédations: elle a presque totalement exterminé les oiseaux qui vivent à terre et qui font leur nid sur le sol, y compris la volaille naturellement; elle détruit les œufs des oiseaux arboricoles, et pour changer va détruire ceux de laotrice terrestre, elle tue les jeunes porcs, les agneaux, les chevreuils; elle dévore toutes sortes de fruits, la canne à sucre, le poisson, le gibier sauvage, les lézards, les serpents, les crabes, et ne dédaigne pas de s'attaquer aux provisions de la maison.

Quelques-uns ont voulu défendre la mangouste en déclarant qu'elle ne grimpe pas aux arbres et qu'elle ne commet de déprédations que de jour.

avait donné, dans le petit



